TRANSLATION DES RELIQUES DE S. ROCH
Dimanche 15 novembre 2026

Nous honorons ce matin les reliques conservés dans notre église. Que s'efface ainsi un dimanche, où l'on célèbre la résurrection du Seigneur, peut interroger. C'est que les reliques des saints revêtent une grande importance dans l'intelligence et l'expression de notre foi. Les diocèses de France y consacraient autrefois une fête générique, justement le 5 novembre. Cette fête était suivie le lendemain par la dédicace des églises autres que les cathédrales. Rapprochement significatif qui nous fait entrer dans le mystère que constitue la vénération des reliques. D'un côté nous avons la dédicace, avec ses rites si expressifs, comme les 12 cierges que vous voyez aux piliers de la nef, célébration qui manifeste le lien symbolique entre le bâtiment de pierres taillées accueillant la foule des fidèles et l'Église faite de pierres vivantes formant toutes ensemble le Corps du Christ. De l'autre, nous avons les corps des saints sur lesquels ces mêmes édifices de pierre ont été construits et où les fidèles qui viennent s'y assembler s'inspirent de leur exemple et avant tout de leur martyre. Car les premiers saints sont les martyrs. Aux commencements de l'Église, être disciple, c'est imiter le Christ en sa passion. S. Ignace d'Antioche, condamné au supplice des fauves sous l'empereur Trajan, écrivait aux chrétiens de Rome : « C'est maintenant que je commence à être un disciple. Que rien ni personne ne m'empêche de rejoindre le Christ ». Les premières églises chrétiennes sont nées du culte des martyrs, fidèles reflets du Crucifié. Une église, qui porte le *titulus* d'un saint, c'est avant tout une *memoria*, conservant les restes du martyr, vénérés dans une *confessio* ménagée en crypte sous l'autel. Il suffit de visiter les basiliques romaines pour se le rappeler.

Plus tard, lorsqu'on construisit d'autres églises, on conserva ce lien. On déposa des restes de martyrs dans une encoche, appelée significativement « tombeau », située au milieu de la pierre fixée sur chaque autel. Pratique doublement symbolique. L'autel de bois ou de pierre rappelle la croix, où le Christ s'offrit en sacrifice. La pierre fixée en son milieu le représente, lui, la pierre angulaire, pierre de fondation de tout l'édifice, pierre ointe du saint-chrême, symbole de son onction messianique, pierre marquée de 5 croix, symbole des 5 plaies de la crucifixion. Les reliques des martyrs enchâssées dans la pierre d'autel font le lien, à travers le temps et partout dans l'espace, entre d'un côté le sacrifice offert une fois pour toutes au Calvaire et les multiples lieux et moments où il est actualisé par la célébration sacramentelle de la messe. Ainsi, entre le Christ crucifié du Golgotha et l'hostie où il est présent ressuscité aujourd'hui, il y a la médiation de tous ceux qui l'ont suivi et qui nous disent par leur exemple que nous avons à imiter ces imitateurs comme nous y exhorte S. Paul lui-même (1 Cor 11, 1).

Nos églises ne renferment pas que les reliques enchâssées dans les autels. On en trouve bien d'autres, pas toutes relatives au martyre rouge, celui du sang. Bien des églises ont été édifiées comme *memoria* d'un saint qui a illustré la région, comme par exemple S. Marcel, l'un des premiers évêques de Paris, que nous fêtions la semaine dernière. Transmetteur de la foi pour un peuple, le saint est invoqué en retour par les descendants de ceux qui progressèrent dans la vie chrétienne à cause de lui. Et à une époque où les calamités naturelles ne manquaient pas, on honorait d'autant plus ceux qui les avaient subies et dont on pensait que du ciel ils pouvaient les conjurer. Notre S. Roch entre dans cette catégorie. Étudiant en médecine, il partit pour Rome et en chemin soigna des malades de la peste, maladie qu'il finit par contracter avant d'en être miraculeusement guéri. Il fut alors invoqué contre la terrible maladie dont les épidémies décimaient périodiquement l'Europe.

Les reliques sont en effet des médiations par lesquelles Dieu peut intervenir moyennant l'intercession du saint concerné. Cela choque probablement nos esprits rationalistes, épris d'universalisme. Mais justement le christianisme est la religion de l'incarnation, et donc où le singulier, voire l'involontaire, a sa part. Songeons à ce passage de S. Luc où une femme est guérie en touchant le manteau que porte Jésus (Lc 8, 44). Ou bien ces guérisons rapportées dans les Actes : application d'un linge ayant touché S. Paul (Ac 19, 12) ou bien même par l'ombre des apôtres au Temple (Ac 5, 15). De là à accorder aux reliques des saints une puissance tutélaire, il n'y avait qu'un pas. Avec parfois des excès qui n'étaient pas sans rappeler la conception païenne de la religion où la divinité était enfermée dans l'image la représentant. Posséder son effigie, c'était, mécaniquement, la mettre à son service, un peu comme la lampe d'Aladin. Les saints, par leurs reliques, auraient été autant de touches à actionner sur le clavier de nos besoins humains, et cela non sans magie ou superstition.

L'Église n'a jamais entendu leur culte de cette manière, réagissant donc contre les excès. Les lectures de cette messe parisienne des reliques – S. Paul et S. Luc ensemble – insistent avant tout, en effet, sur l'espérance de la résurrection. Les reliques, parce qu'elles touchent nos sens, nous font passer de l'abstrait au concret. Tel dont je lis l'histoire, j'en vois les restes mortuaires. Mieux, si ces restes nous rappellent la présence des saints sur terre, ils orientent aussi notre regard vers leur gloire de ressuscités dans le ciel. Ces pauvres ossements, ces restes décatis, nous arrachent ainsi au désespoir de l'universelle décomposition, de l'implacable loi de la mort, de la condamnation au tombeau. Comme nous le dit encore S. Paul, si notre corps terrestre s'en va inéluctablement à la poussière, c'est en mourant qu'il nous enfante à l'éternelle vie : semés dans la corruption, nous ressusciterons à la gloire de l'immortalité, de la vie éternelle.

Les reliques nous disent encore que les saints se soucient toujours de nous, et pas seulement pour des

faveurs terrestres ; elles sont une invitation au respect, mieux, à l'action de grâces. C'est ce qu'avaient bien compris les premiers chrétiens. Le corps de S. Cyprien, le grand évêque de Carthage, décapité en 258, fut « transporté avec des cierges et des torches dans la joie d'un véritable triomphe » écrit le rédacteur de sa passion. Et un siècle plus tôt, lorsque S. Polycarpe de Smyrne, disciple de S. Jean, eut péri sur le bûcher, voici ce que rapportèrent les chrétiens qui assistèrent à son supplice : « Nous recueillîmes ses os, plus chers à nos yeux que toutes les pierres précieuses et plus estimables que l'or, et nous les déposâmes en un lieu convenable. Et quand nous nous réunirons là, autant que nous le pourrons, dans l'allégresse et la joie, le Seigneur nous permettra de célébrer le jour anniversaire de son martyre, en mémoire de ceux qui ont déjà combattu et pour exercer et préparer ceux qui le feront à l'avenir ». Tout est dit.

Que les saints, rendus tangibles par leurs reliques, nous entraînent par leur exemple et leur intercession au bon combat de la foi, de l'espérance et de la charité ! C'était le sens de la présence de leurs reliques lors de la veillée des jeunes autour du Pape à S. Denis en septembre dernier. Dieu s'est rendu proche de nous par l'eucharistie de son Fils, et le Fils lui-même s'est rendu imitable par son incarnation : les reliques des saints participent de cette proximité du ciel avec la terre. Elles sont comme le premier barreau de l'échelle de Jacob, dressée entre la terre et le ciel : « ce lieu est redoutable : c'est la maison de Dieu et la porte du ciel » commente l'antienne de la Dédicace. Restes du corps terrestre ici-bas, les reliques anticipent le corps glorieux dans l'au-delà. Elles nous rappellent que nous sommes ici-bas en pèlerinage vers la Jérusalem céleste où toute matière sera transfigurée de la gloire de l'esprit enfin purifié.